

Pauline Pastry centre sa pratique artistique sur le travail et la condition ouvrière, explorant les thèmes de la transmission intergénérationnelle, du passé familial et des chorégraphies des gestes de production. Elle collabore étroitement avec son père qui est fondeur en usine et réalise ses films et pièces en Charente. Dans sa résidence à Bernard Controls, Pauline Pastry a filmé les ouvriers qui rejouent les gestes du travail en dehors de leur poste, mettant en exergue la chorégraphie et la répétition de ceux-ci tout en interrogeant leur remplacement par les nouvelles technologies. Dans « Les filles de chez Moreau » (2022) l'artiste raconte l'histoire de la grève à laquelle sa grand-mère a pris part dans les années 1980, montrant ainsi sa volonté de documenter et valoriser les expériences ouvrières à travers des récits personnels et familiaux.

Le projet « Les ateliers du diable » explore les prémices de l'éducation populaire au XIX^e siècle, poursuivant ainsi sa réflexion sur la lutte prolétaire. Après des recherches sur le passé ouvrier de Montreuil, l'artiste a découvert un texte racontant les soirées ouvrières de cette époque, où les travailleurs se réunissaient pour lire des livres à voix haute sur des sujets variés comme la poésie, la philosophie, l'astronomie, aspirant à s'émanciper de leur condition. Ces soirées et leurs réclamations aux prud'hommes ont été documentées dans un journal appelé *L'Atelier* sur lequel se fonde l'artiste pour écrire son film. Pauline Pastry se réfère également à *La nuit des prolétaires* de Jacques Rancière qui montre que l'individu n'est pas prisonnier des caractéristiques de sa classe sociale. Le projet inclut une installation en fonte réalisée en collaboration avec son père et un film d'environ 20 minutes.